



vite lu 

À l'occasion des fêtes de fin d'année, Annie Gautier de Laval (53) nous offre son texte :

Un Noël chez nous dans les années 50...

Ah ! Noël des années 50, je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais 10 ans et les préparatifs étaient ce que j'aimais le plus.

Il régnait une atmosphère de mystère, d'attente, de magie qui s'emparait des êtres, des choses transformées, parées pour la fête. La cuisine de notre petit logement de 4 pièces, d'ordinaire si terne avec ses murs blancs, s'habillait de guirlandes rouges et bleues, de cheveux d'ange scintillants, deux semaines avant Noël.

Je prenais plaisir à confectionner des étoiles à 5 branches, pas toujours régulières, à mon grand regret. Je les découpais dans du carton et je les recouvrais de papier argenté récupéré de l'emballage des tablettes de chocolat Menier que j'avais pris soin de glisser entre les feuilles de mon dictionnaire pour le défroisser et le protéger. C'était un travail délicat pour des petites mains de 10 ans, surtout que le papier se déchirait facilement. Après l'école, je passais mes soirées à dessiner des paysages de neige, des Pères Noël sur les menus pour la veillée de Noël, au détriment de mes leçons.

Dès que les magasins exposaient leurs jouets en vitrine, nos parents nous emmenaient aux Nouvelles Galeries pour découvrir les nouveautés que les vendeurs s'empressaient de présenter : titi picorant mécanique (un oiseau

qui se remontait avec une clé), poupée qui fermait les yeux, cyclorameur... Nous voulions tout et nos parents s'amusaient de voir nos yeux émerveillés. Une fois rentrée à la maison, je m'empressais de passer commande au Père Noël, mon frère et ma sœur étaient trop petits pour le faire et j'étais leur messager.

Le dernier dimanche de l'Avent, notre père nous conduisait dans son Aronde, dans le parc du château d'Astillé, « La Ragottière » où le châtelain, Monsieur de Billy, nous autorisait à couper une branche de sapin et de houx pour la crèche. C'était un moment privilégié de l'année que nous savourions, étant donné que le temps libre de notre père était rare.

À notre retour, nous descendions la crèche du grenier. Le papier rocher était retapé, remodelé pour lui donner la forme d'une grotte. Un toit de paille façonné coiffait le haut de la grotte et lui donnait l'air d'une étable. Nous attendions avec impatience le moment où Papa allumerait la minuscule ampoule à l'intérieur ; il s'assurait qu'il n'y avait pas de faux contact, disait-il. Nous faisons de la place sur le placard qui nous servait de buffet. L'ouate était disposée sur un chemin imaginaire menant à l'étable. Les santons retrouvaient leur place habituelle, sauf l'enfant Jésus qui attendait le 25 décembre avant de rejoindre ses parents Marie et Joseph, tout comme les rois mages et les chameaux attendaient l'Épiphanie. Ils lui tenaient compagnie dans la boîte à chaussures. Les bergers et les moutons étaient postés à l'entrée et regardaient intrigués l'âne et le bœuf couchés au fond. La branche de sapin agrémentait la scène. Chacun avait son rôle à jouer pour accrocher les décorations et découper les flocons de neige dans les restes d'ouate. Nous manipulions avec précaution les boules multicolores qui, au moindre choc, se cassaient comme du verre. La branche de houx aux feuilles luisantes et aux boules rouges énormes complétait le décor. L'étoile trônait au-dessus du toit. Mon frère demanda à Papa comment les rois mages pourraient la voir en restant dans leur boîte et Papa de répondre : « *Ils se reposent avant la naissance de Jésus, puis ils se mettent en route quand Jésus sera né.* »



Nous avions un sapin dans une jardinière devant la station service. Nous le rentrions pour le décorer et l'installer au milieu du petit salon. Le 24 décembre, le commerce était fermé exceptionnellement à 18 h. Les ouvriers étaient partis à 16 h pour aller préparer le réveillon. La table était dressée dans la cuisine, puisque nous n'avions pas de salle à manger. La

cuisinière chauffait les 4 pièces ; elle ronronnait, chargée de charbon ; le seau à charbon était toujours rempli. Il faisait bon. Mon père ouvrait les huîtres dans le grand évier, mon grand-père en raffolait. Juliette, la demoiselle qui nous aidait du matin au soir et que nous considérions comme un membre de la famille, s'affairait à ses fourneaux. Elle portait un long tablier bleu, noué derrière. Un fumet flottait dans l'air et taquinait les narines. La buée, accrochée aux vitres de la porte se transformait en sapins en étoiles sous mon index maladroit, au grand dam de Juliette qui disait que ça laissait des traces sur les carreaux.



Lorsque tout était prêt, la table revêtue de sa plus belle nappe, blanche, comme il se doit ce jour-là, décorée de feuilles de houx et des menus dont j'étais très fière, j'allais chercher mes grands-parents paternels qui habitaient de l'autre côté de la rue. Mémé apportait d'excellentes châtaignes sucrées et dorées à point, légèrement salées, dans un bol à lisière rouge, recouvert d'un linge blanc. Pépé se frottait les mains à la pensée de déguster le repas de fête. Ils s'exclamaient devant les dessins que je leur présentais. Les yeux de mon grand-père brillaient de contentement. Il était gourmand, mais aussi fin gourmet.

Ma mère préparait toujours des coquilles Saint-Jacques délicieuses, dont elle seule détenait le secret de la recette. Elle choisissait le meilleur vin d'Alsace à sa connaissance et à son goût, le Gewurztraminer qui la rendait un peu gaie. Le repas était joyeux et se terminait par la traditionnelle bûche de Noël dont le parfum changeait chaque année. Son histoire en vaut bien le détour..

J'accompagnais ma mère chez le boulanger d'Astillé qui était un client. Ma mère disait qu'il fallait savoir faire plaisir aux gens qui nous faisaient vivre et qui nous permettaient de passer un bon Noël. Cela demandait bien une explication une veille de Noël et nous entrons dans des considérations bien sérieuses avant les réjouissances qui n'étaient pas trop à la portée de mes 10 ans. La bûche était commandée.

À réception de la bûche, Maman demandait au boulanger-pâtissier s'il

avait bien respecté ses consignes, s'il avait eu la main légère quant à la crème au beurre qui enrobait le gâteau. Monsieur Saudrais, qui avait de l'humour sous ses sourcils broussailleux, fixait Maman droit dans les yeux et affirmait qu'il s'était exécuté avant d'être exécuté. La présentation de la bûche était parfaite et très appréciée autant que sa saveur. Rien ne manquait : lutins, champignons en sucre, haches plantées dans les nœuds de la bûche, feuilles de houx. « *Dommage qu'il faille la manger. C'est si beau !* » applaudissait ma grand-mère. Effectivement, c'était un régal non seulement pour les papilles gustatives, mais aussi pour la vue. La crème au beurre n'était pas écœurante. Monsieur Saudrais pouvait être rassuré, Maman ne manquerait pas d'éloges.



Après avoir offert les cadeaux à nos grands-parents, nous nous permettions un petit délire. Pépé se déguisait, portant chapeau et fausse-barbe. Nous sortions la batterie de cuisine habituelle du placard : cuillères en bois, couvercles en guise de cymbales, casseroles et passoire en aluminium sur lesquelles nous tapions fort. Pépé en tête, nous défilions autour de la table et du sapin, Papa fermant la marche au ra (série de coups de baguettes) de son tambour. Ma mère et ma grand-mère frappaient dans leurs mains et Juliette souriait de bonheur. Puis nous nous calmions autour du sapin en allumant les bâtonnets magiques de feux d'artifice desquels mille étoiles blanches jaillissaient en étincelles grésillantes. Pépé entonnait « Minuit chrétien » et « Trois anges sont venus ce soir », des chants païens, disait Maman qui préférait écouter « Petit Papa Noël » de Tino Rossi, qui n'en était pas moins profane.

À 22 h, nous dégustions notre dernière truffe au chocolat pour pouvoir aller communier à la messe de minuit, car il fallait s'arrêter de manger trois heures avant la communion. Bras dessus, bras dessous, nous montions le bourg illuminé pour nous rendre à l'église en prenant soin d'accorder nos pas cadencés sur un petit air qui résonne encore dans nos oreilles « *Ra, petit, peta, petit pas, petit bus, si t'es fatigué, t'as qu'à prendre l'autobus.* » Nous portions obligatoirement un chapeau ou un foulard, nous les

femmes, que nous ne quittions pas à l'église par respect pour le lieu et non à cause du froid. Les chants religieux fusaient tels que « Les anges dans nos campagnes ». Nous chantions à tue-tête pour nous donner l'impression de nous réchauffer, mais l'humidité et le froid nous faisaient frissonner, l'église n'étant pas chauffée. Nos doigts transis dépassaient de nos mitaines, tournaient difficilement les pages fines de nos missels. Nous avions peur d'attraper des engelures.

Après le sermon du curé Noël dans la chaire (tel était son nom) qui n'aimait pas rivaliser avec l'autre Père Noël et se fâchait lorsqu'on parlait, l'enfant Jésus était promené dans son berceau de paille dans la nef, précédé des enfants de chœur en surplis rouge et blanc accompagné du cantique : « *Il est né le divin enfant* ». À la fin de la messe de minuit, nous allions admirer la crèche, prier devant la Sainte Famille et déposer notre obole dans la sébile de l'automate noir qui ressemblait à Melchior. Il nous remerciait en hochant la tête de haut en bas. Parfois, c'était un ange qui faisait office de tirelire. Je rêvais d'en posséder une comme celle-là.

Nous reprenions le chemin du retour en hâtant le pas. Nous nous arrêtions chez nos grands-parents pour découvrir nos cadeaux déposés dans nos chaussons devant la grande cheminée que nous n'avions jamais vue allumée. Maman préparait une tisane pour bien dormir, puis après avoir échangé nos souhaits de « Joyeux Noël », chacun rentrait dans son propre foyer. Nous déposions à notre tour l'enfant Jésus dans la crèche. Jusqu'à l'Épiphanie, nous faisons notre prière, les mains jointes, en présence de nos parents, devant la crèche.

La nuit était courte, nous guettions le moindre bruit afin de surprendre le Père Noël, mais le marchand de sable finissait toujours par alourdir nos paupières. Au petit matin, nous allions réveiller nos parents pour qu'ils puissent participer au déballage de nos surprises que le Père Noël avait laissées près de nos souliers, au pied de la crèche. Mon frère et ma sœur avaient encore les yeux tout endormis. Les surprises correspondaient aux commandes passées et envoyées à Papa Noël pour notre plus grande



joie. Nous jouions avec nos nouveaux compagnons toute la matinée. Juliette arrivait vers 10 h pour surveiller la cuisson de la dinde, l'arroser, la tourner. Une merveille ! Juliette était félicitée.

Paulette Bertron, la fermière qui nous fournissait le beurre le jour du marché, mettait de côté pour nous, un volatile dodu à chaque Noël. Sa chair était ferme et savoureuse. Mes grands-parents étaient réinvités. Maman sortait du réfrigérateur sa traditionnelle salade d'oranges au cointreau, préparée la veille. C'était rafraîchissant après les festins. À la tombée de la nuit, nous partions pour Laval admirer le grand sapin illuminé et les vitrines décorées. À notre retour, un bon potage nous attendait. Nous allumions l'électrophone pour écouter les chants de Noël. Il arrivait que Pépé veuille entendre des marches militaires, mais Mémé le réprimandait gentiment en lui disant que ce n'était pas le jour.

Au 1^{er} de l'An, nous allions chez nos grands-parents maternels, à Courberie. Là aussi, nos cadeaux nous attendaient au pied du sapin. La plupart du temps, il neigeait, mais dans la petite maison de pierre, la bouilloire chantait sur la cuisinière, le poêle ronflait de plaisir chargé de bûches et de charbons rougeoyants. Après le repas, nous étions sollicités pour déclamer nos poèmes de Noël et du Nouvel An. Ma grand-mère que j'appelais Marraine, me demandait à chaque fois de chanter « Entre le bœuf et l'âne gris ». Enfin, Pépé faisait une partie de jeu de puces et de nain jaune avec nous. Marraine disait qu'il trichait, mais pas pour le jour de l'An.

À l'Épiphanie, nous tirions les rois. Les galettes à la frangipane étaient succulentes. Je possède encore des fèves blanches, haricot, lune, sabot, petit Jésus emmaillotté... Le profane et le sacré se côtoient depuis des décennies. Noël est resté par-dessus tout une fête de famille pendant laquelle les trêves sont respectées. Les plus belles fêtes de Noël sont de loin, pour moi, celles de mon enfance où tous les miens étaient vivants, si présents encore à ma mémoire aujourd'hui.

